

Luc Massardier

La chute d'Elsa



Éditions La Gauloise

LUC MASSARDIER

LA CHUTE D'ELSA

Roman

Elsa m'avait invité dimanche à midi pour déguster ses petits farcis dont elle était si fière, et que moi, je trouvais un peu trop secs. Ma journée avait bien commencé avec le soleil dans ma salle de bain et mes potes les corbeaux sur l'arbre d'en face qui n'arrêtaient pas de jacqueter. Je les aime ces oiseaux-là. On croasse ensemble, et ça vaut bien tous les bavardages du monde. Avec eux, pas de problèmes, croa, croa et ça suffit pour ne pas se sentir seul. Enfin rasé et habillé, j'étais prêt pour les petits farcis d'Elsa.

Son immeuble sur les quais, face à l'hôtel Lambert était un rêve, un rêve de perfection avec sa façade dix-huitième, majestueuse et simple. La vue qui s'offrait de son appartement suivait la Seine, ses grands arbres bordés par les hautes fenêtres comme les perles d'un collier qui n'en finit pas de s'allonger. Elsa passait beaucoup de temps sur son balcon à se laisser enlacer par sa nostalgie, nouant ses rêves dans un foulard de nonchalance où les mouettes rieuses et les pimpons des pompiers venaient lui rappeler que la vie n'était pas loin, celle où l'on circule en voiture, où l'on s'engueule et où l'on se tue. Elle me rappelait

que l'institut médico-légal était tout proche de chez elle. Les mendiants avec leurs bambins couchés sur le trottoir l'horrifiaient. Chez elle c'était un autre monde, chez moi il n'y avait que les corbeaux.

L'entrée monumentale de son immeuble donnait sur un ascenseur à grillage et banquette. Poulies, chaînes, câbles, pistons, tout se mettait en branle en même temps pour hisser la cabine. On entendait en montant un grondement ténébreux sous nos pieds, et une petite sonnerie annonçait le prochain arrêt. Elsa habitait au dernier étage, mais avec quand même, trois mètres dix de hauteur sous plafond pour quatre-vingts mètres carrés où elle vivait seule et souvent triste. Je n'avais jamais vu sa chambre, elle recevait dans son salon et sa salle à manger qui donnait sur une cuisine semi ouverte. Elle mit longtemps à m'ouvrir. J'étais pourtant à l'heure ou presque, avec le gâteau et les fleurs que j'avais achetés dans le quartier. Je m'attendais à son accueil habituel toujours un peu distant et affairé, mais là, Elsa avait un air ennuyé que je ne lui connaissais pas.

- Vous n'avez pas reçu mon SMS ? Je voulais repousser mon invitation à la semaine prochaine. J'attends peut-être un ami que je préférerais voir seule. Je vous proposais de venir dimanche prochain.

Je n'avais pas regardé mes messages et, bien embêté, j'étais prêt à lui proposer de repartir, mais elle insista pour que je reste. Je n'avais effectivement pas très envie de me retaper tout le chemin que je venais de faire à pied pour arriver chez elle.

- Pas grave, je repartirai quand votre ami arrivera

- Rien n'est sûr, me rassura-t-elle, rentrez, on verra bien.

À part ce quiproquo, rien ne laissait prévoir ce qui allait se passer. Elle m'installa dans le grand canapé qui donnait sur la

vérandas et le balcon, et repartit s'affairer dans sa cuisine. *Rien n'est plus beau que les mains d'une femme dans la farine*, lui rappelai-je, et nous nous mirent à bavarder un moment et à vanter l'excellence de son jus d'abricot qu'elle fabriquait elle-même. Sa trop bonne humeur soudaine m'étonnait mais après tout je n'avais qu'à m'en féliciter et à en profiter. À un moment elle se leva pour aller ouvrir la baie vitrée, comme si elle voulait aérer la pièce ou respirer l'air extérieur, mais rien de plus. Elle resta un moment sur le balcon et je l'entendis juste dire : « non ne dis pas ça », mais je n'y fis pas attention. Je ne la vis pas quand elle enjamba la balustrade pour se jeter dans le vide. De sa chute, je ne vis rien, que ses vêtements qui flottèrent un court instant au-dessus d'elle et c'est tout. Je ne la vis pas non plus s'écraser sur le sol, je ne vis que son foulard qui s'envolait comme un dernier signe avant de disparaître. Je ne sais plus à quel moment j'en avais pris conscience ni ce que j'avais fait avant de me précipiter sur le balcon à mon tour, je ne sais pas. Nom de Dieu tu es folle... elle avait sauté toute seule, d'un coup, sans prévenir, et j'étais resté là, hébété devant ce balcon vide, penché au-dessus du vide, horrifié par ce qu'elle venait de faire, et cette flaque immonde qu'elle était devenue, tout en bas. Je n'arrivais pas à y croire. Se jeter dans le vide devant moi, c'était impossible, comme son corps en bas, en bouillie que les secouristes tentaient de recouvrir d'une bâche rouge. Les voitures continuaient de passer mais les passants formaient un cercle derrière les barrières de sécurité que les pompiers tentaient de faire respecter. Je voyais tout ça dans un état second, incapable de réagir.

C'est à ce moment-là qu'un type arriva en trombe dans l'appartement avec un gros manteau rouge, je ne sais pas comment. Il se précipita sur le balcon, l'air d'un fou. Il hochait

la tête entre le bas de la rue et le mur où je tentais de m'appuyer. Il se penchait au-dessus du vide comme s'il allait sauter lui aussi, ou tomber. La cinquantaine, le crâne chauve, avec ce pardessus rouge qu'il n'arrêtait pas d'ouvrir et de refermer. Tout en piétinant, il s'avança vers moi et me saisit par le cou, sans que je ne puisse rien faire, pour me traîner sur le balcon où il me lâcha en s'écroulant à demi sur la rambarde. Je le vis alors allongé de tout son long tentant de se relever et de déchirer les poches de son manteau pour aller s'effondrer sur une autre chaise en poussant des gémissements, pénibles à entendre. Au milieu de ses sanglots je compris qu'il était arrivé trop tard. Les sirènes, en bas, s'étaient mises à hurler. Elsa l'avait prévenu trop tard, ce n'était pas de sa faute. En arrivant au pied de l'immeuble il l'avait vue se pencher quand elle l'avait reconnu de là-haut, et il l'avait vue enjamber le balcon pour tomber comme une masse et ma silhouette qui allait et venait devant la fenêtre. Sans réfléchir comme s'il pouvait remonter le temps et l'empêcher de sauter, il s'était engouffré dans l'immeuble pour la retenir, la consoler, la rattraper à la vie. Mais il savait bien que c'était impossible et que ce n'était pas moi qui l'avais poussée. Il l'avait vue sauter toute seule. Elsa avait sauté et ni lui ni moi ne pouvions croire ce qui s'était passé. Cinq minutes plus tôt elle me parlait encore de sa cuisine et on restait là, tous les deux paralysés d'effroi quand un nouveau coup de théâtre vint nous secouer avec l'irruption brutale au milieu de nous, d'un commando de gendarmes cagoulés, portant brassard de la BRI, ces fameuses Brigades Républicaines d'Intervention.

En un rien de temps, ils envahirent les lieux et se précipitèrent sur le type au manteau rouge pour le plaquer au sol et le menotter, le tout avec une incroyable rapidité et précision.

Ils l'attachèrent et le bâillonnèrent tout en le tenant toujours en joue, et lui mirent une cagoule qui le faisait ressembler à Éléphant-Man. Surgis de nulle part, ils l'avaient neutralisé en un tour de main, dans un silence ahurissant. Moi, ils ne m'avaient pas regardé, c'est sur lui qu'ils s'étaient précipités, comme si je n'existais pas. Ils le firent ensuite asseoir avec sa cagoule sur une sorte de tabouret qu'ils avaient déplié et lui avaient menotté les jambes. Il était fait comme un rat, là devant moi qui essayais de balbutier que je voulais comprendre, mais ils continuèrent de m'ignorer. L'instant d'après, ils étaient déjà en train de repartir avec leur prisonnier, le poussant sans ménagement dans le couloir. Leur chef resta un instant avec moi et sa cagoule. Je tremblais comme une feuille. Il n'enleva rien pour s'adresser à moi et m'informer qu'il avait prévenu la police judiciaire de ma présence dans l'appartement de Elsa Woolworths au moment de sa défenestration. Je devais attendre leur intervention et n'avais pas le droit de quitter les lieux avant leur interrogatoire. *Qu'est-ce que j'allais devenir ?* Cela ne le regardait pas, et basta, ce fut tout. Il me faisait peur avec sa cagoule, et ça me coupait toute envie de lui en demander davantage.

Le silence lugubre qui s'installa entre nous avec la fenêtre toujours ouverte me remplit d'un nouveau vertige. J'avais peur du vide, Elsa avait sauté et c'était comme si je devais le faire moi aussi, comme si, pour sortir de ce cauchemar, je n'avais pas d'autre solution. Je voulais me pencher au-dessus du vide, voir ce qu'il y avait en bas, mais en bas ils avaient tout bâché et on ne voyait plus rien, qu'une grande tente, flottante, ses voiles et ses plis comme un cœur de dahlia tournant sur lui-même. Le vertige ! Le malaise, l'angoisse, heureusement le type de la police

judiciaire arriva à ce moment. Le chef de la BRI eut quelques mots d'explication avec lui et disparut.

Le flic en civil se présenta comme l'inspecteur Alex Isorel, chargé du secteur. Il avait plutôt une bonne tête mais je restais toujours hébété. Elsa s'écrasant sur le béton faisait écran à tout le reste et je ne savais quoi répondre à cet inspecteur. Je ne comprenais plus rien.

Je me forçai à me concentrer sur ce qu'avait dit le bonhomme avant l'arrivée de la BRI. Il avait parlé d'Elsa, d'un site de rencontre avec son père qui la menaçait. Sur le coup je n'y avais pas fait attention, et je ne me souvenais pas qu'il m'en ait dit davantage là-dessus. Elsa était morte et je n'avais même pas cherché à comprendre ce qu'il voulait dire. Je n'arrivais pas à croire à ce geste fou de sauter par la fenêtre, devant moi. Je n'avais jamais senti chez elle la moindre envie de se foutre en l'air. C'était une fille plutôt triste, mais de là à faire ça ! Ma confusion brouillait l'image d'une Elsa belle et vivante et celle d'une Elsa écrasée en bas de l'immeuble. Elsa morte, Elsa qui s'était tuée devant moi et que je n'avais pas vue enjambrer le balcon. Je faisais de mon mieux pour répondre à l'inspecteur, mais tout ce chaos dans ma tête me faisait douter encore une fois de cet événement que je refusais de croire. Elle ne pouvait pas avoir fait ça.

L'inspecteur releva mon identité et fit appel aux services de la police scientifique. Il voulait bien admettre la thèse du suicide mais ne pouvait me laisser repartir comme ça. Il y avait des empreintes à relever, des photos à prendre et je ne sais quoi d'autre. Quant à l'arrestation de l'individu par la BRI, il n'en savait pas plus que moi. La commissaire du Moulin de l'Etang, sa chef, m'en parlerait sans doute, mais lui ne pouvait rien dire.

Il avait été envoyé pour les premiers constats et faire poser les scellés après le passage de la « scientifique ». Il fallut attendre qu'ils arrivent les trois les spécialistes des relevés avec leurs blouses blanches de cosmonaute. Cela prit des heures. Prostré sur un bout du canapé je les voyais comme dans un rêve faire leurs relevés. Ils photographièrent même les petits farcis et me firent répéter ce que j'avais vu, l'écharpe qui s'envolait du balcon. Ils relevèrent aussi les traces de la bagarre avec l'individu, la chaise où il s'était écroulé. Plusieurs fois l'inspecteur Isorel me fit recommencer mon récit pour préciser l'endroit où je me trouvais, mon angle de vue, la distance que j'avais parcourue du canapé au balcon, ce que j'avais entendu, le « non, ne dis pas ça ». J'avais l'impression qu'il me prenait pour l'assassin qui avait poussé la dame. *Non, ce n'était pas moi, et je ne l'avais pas poussée parce que ses petits farcis étaient trop secs !* Ça le fit sourire de me voir m'énervé. Il était bonnard cet inspecteur.

Il voulait bien croire que je n'étais pas un sale type, mais il devait faire son devoir, et puis, on ne sait jamais. Témoin ou assassin, il pouvait se poser la question. L'autopsie dira s'il y a eu des traces de violence entre vous. Arriva enfin le moment où les agents des relevés n'eurent plus rien à prélever et où Isorel estima qu'il en avait terminé avec son rapport. Je pouvais rentrer chez moi, mais j'étais sous mandat avec une convocation le lendemain matin à la criminelle. Il était vingt et une heures, j'étais arrivé chez Elsa à douze heure quarante.

Section criminelle ! Comme si c'était moi qui avais poussé Elsa dans son putain de vide. Et ce « non, ne dis pas ça », qu'elle avait répété, était-ce à moi qu'il s'était adressé ? Qu'est-ce qu'Elsa avait voulu dire et à qui ? Si au moins je pouvais voir le corps d'Elsa, je la réveillerais pour qu'elle m'explique tout

depuis le début, mais non, elle était morte et j'étais considéré comme suspect. On voulait m'interroger à la section criminelle. Ce serait la commissaire chargée de l'enquête, madame la commissaire Yolande du Moulin de l'Estang, m'avait dit l'inspecteur Isorel

À d'autres moments je me demandais si tout ça était bien vrai, si ce n'était pas une caméra cachée, une énorme farce qu'on m'aurait jouée. J'aurai tant aimé que le réalisateur claque le clic de la fin et que tout le monde éclate de rire en se jetant dans mes bras. Au lieu de ça, Elsa était à la morgue

L'institut médico-légal

J'avais la nuit devant moi et toujours l'obsession de voir le corps d'Elsa, comme si elle devait me donner la clé de ces mystères. Ça n'avait pas de sens, je le savais, mais c'était plus fort que moi, il fallait que je voie son corps. L'institut médico-légal, elle m'en avait parlé plusieurs fois, elle passait souvent devant, c'était tout près de chez elle et c'était là qu'ils l'avaient transportée pour l'autopsie, là où je devais aller.

Le bâtiment au bord du fleuve ressemblait à une forteresse en carton. C'était la nuit et rien ne m'empêchait d'y aller. En marchant sur les quais pour y arriver, je ressaisais tout ça avec la culpabilité de ne pas avoir mieux écouté et compris Elsa, Elsa qui voulait se suicider et qui m'avait fait des petits farcis avant de se balancer par-dessus bord. Sa vie privée, finalement, je n'en savais rien. J'aimais sa féminité, son côté baroudeur et intrépide. Les montagnes ne lui faisaient pas peur, elle était capable de nager très loin du rivage, elle savait m'épater même si nous passions de longues périodes sans nous voir. Je ne partageais avec elle que ce qui me convenait, sans rien attendre d'autre.

Ses derniers mots « non, ne dis pas ça » résonnaient toujours dans ma tête. Qu'est-ce que j'avais pu dire ? Je ne me souvenais

pas. Ces mots qu'elle ne voulait plus entendre, étaient-ce les miens, ces mots terribles que je ne pouvais comprendre. Ce n'était pas à moi qu'elle les avait adressés, je n'y étais pour rien. Non, elle n'avait pas le droit de se foutre en l'air comme ça, sans que ça me touche, sans que ça me tue. Rien contre le suicide, mais de cette façon, non, je ne pouvais l'admettre. Il fallait que je la secoue pour qu'elle se réveille et qu'elle m'explique. Elle n'était pas droguée quand j'étais arrivé. Il fallait qu'elle me dise ce qui s'était passé. Ce n'était pas à son cadavre que je m'adressais pour résoudre toutes ces horreurs, mais bien à elle, elle, bien vivante, que j'allais ressusciter dans mes bras, si je réussissais à rentrer dans ce maudit institut médicolégal. Je voulais la secouer pour la débarrasser de toutes ces saloperies qui nous avaient amenés là, dans ce bâtiment tout noir.

Bien sûr impossible de rentrer à l'intérieur. J'ai bien dû faire cinquante fois le tour de ces portes et fenêtres. Tout était fermé. Je tentai de grimper sur le mur du fond pour ouvrir une fenêtre, mais c'était sans espoir. À chaque tentative je m'écorchais les mains. Furieux contre ces pierres et contre moi, je me recroquevillais, m'asseyais n'importe où pour aussitôt me relever et tourner à nouveau autour de ces murs élevés juste au-dessus du fleuve, bien en amont du pont Mirabeau, à côté de chez elle. Je pensais soudain aux médecins légistes qui tritureraient ces cadavres, ces rois de l'autopsie, derniers interprètes du corps réduit en bouillie. Je n'aurais jamais pu faire ça et pourtant je voulais faire parler Elsa, moi aussi.

Un instant je me blottis à côté du porche d'entrée. De là je voyais bien l'allée d'arbres qui longeait le bâtiment du côté du fleuve et de l'autre côté, le carrefour avec les phares des voitures balayant le boulevard et la bouche du métro. Ça me calma un peu

et je pensai à la famille d'Elsa. Je ne les connaissais pas, mais je savais à quel point c'était compliqué entre eux. Elsa avait une sœur qui vivait en Angleterre, mais qu'elle ne voyait jamais. Je crois qu'elle n'avait plus sa mère depuis longtemps. Elsa n'était pas conciliante et sa rigidité la rendait souvent rancunière. Elle ne pouvait accepter les autres tels qu'ils étaient et ressassait sans arrêt ses allergies à leurs comportements. Je le lui avais fait remarquer plusieurs fois, mais elle ne pouvait pas s'être suicidée pour ça. Son « non, ne dis pas ça » n'avait rien à voir avec moi, mais après tout...

Cramponné sous le porche, perdu dans mes divagations, je fus soudain surpris par l'arrivée d'un groupe, accompagné d'un gendarme en uniforme, qui s'avavançait vers l'entrée. Ils avaient tous l'air sinistre, pas un ne parlait. Arrivés sous le porche, tout s'éclaira, les portes s'ouvrirent et ils s'y engouffrèrent. J'allais leur emboîter le pas, mais trop tard, les portes s'étaient aussitôt refermées. Je m'en voulus à mort d'avoir raté cette occasion, et me mis à frapper de toutes mes forces sur les carreaux, criant que je voulais qu'on m'ouvre, mais rien n'y fit, rien ne s'était ouvert et personne n'était apparu. Même la lune s'y était mise en se voilant la face et de fines gouttes commencèrent à tomber. La pluie maintenant ! Je n'en pouvais plus. L'image du corps éclaté d'Elsa retenu là, à côté de moi derrière ces murs, me fit soudain peur. Comment avais-je pu avoir cette obsession de le voir ? L'institut médico-légal, ce n'était pas pour moi. Après m'être accroché comme un malade à ses barreaux, j'avais un besoin urgent de le fuir. Je pris le premier bus qui passait par là pour m'amener le plus loin possible de cet institut fait pour les morts *mais pas pour moi*.

À suivre